

lui manque : le don de la généralisation...

Oui, Charles Darwin, s'étant bien étudié, a cru qu'il était dépourvu de ce don...

Ce qui le troublait et, si je ne me trompe, ce qui parfois l'irritait, c'est l'application multiple et ambiguë qu'on voulait faire de ses idées à d'autres matières d'étude...

S'il avait su ce que tout cela deviendrait, s'il avait su à quelles folies des disciples bénévoles et imprévus mèneraient sa doctrine...

Dans l'Origine des Espèces et dans la Descendance de l'Homme, il a, maintes fois, grand soin d'affirmer qu'il n'espère pas remonter plus haut que cinq ou six cellules primitives et diverses déjà...

Assez de philosophes sont venus et ont installé boutique à son enseigne... Il a fallu dénaturer complètement l'hypothèse d'histoire naturelle de Darwin pour en faire...

A l'occasion du centenaire du maître, le professeur Haeckel, qui enseignait à l'Université d'Iéna, vient de prendre sa retraite...

Ah ! il n'a pas, lui, les précautions de Darwin. Il est gaillard !... Les faits qui lui manquent et qui lui permettraient de conclure logiquement comme il le désire...

de Darwin. Mais, d'autre part, sa doctrine étant le monisme, il est en contradiction formelle avec Darwin.

Les abus qu'on a faits du darwinisme sont innombrables. J'en citerai quelques échantillons.

Soit un éloquent critique, tel que Ferdinand Brunetière. Son idée, ce fut d'appliquer à l'histoire littéraire la méthode, disait-il, de Darwin et de Haeckel.

C'est ingénieux !... Ferdinand Brunetière crut aux « genres » avec plus de zèle que personne avant lui : cela plus qu'aux classiques d'alors et cela, en outre, les rassura.

Il attribua trop d'importance à Haeckel ; et Darwin l'eût blâmé de transporter dans l'étude de la littérature une hypothèse de naturaliste.

L'œuvre de Brunetière abonde en subtils malentendus. Le plus grave est justement celui qui résulte de la réalisation des genres littéraires.

Telle fut l'escapade que fit le néo-darwinisme dans une étude où on ne l'attendait pas, l'histoire littéraire.

En histoire, il est bien dangereux. Qu'ils s'en aperçoivent ou non, les « philosophes de l'histoire » sont tous, ou peu s'en faut, les disciples, parfois honteux, d'une sorte de darwinisme.

Bref, il leur faut l'évolution. Ils sont docilement soumis à l'idée d'évolution, celle-ci associée à la fraternelle et chimérique idée du progrès.

Ils aboutissent à une sorte de fatalité, mais heureuse, et d'ailleurs toute mécanique et qui ne laisse aucune place à aucun mysticisme inquiétant.

sité avantageuse ; elle se résout dans la succession nécessaire des causes et des effets, en série ininterrompue.

En outre, il semble bien qu'on possède là un moyen de prévision remarquable. L'étude de l'histoire ayant, comme expérimentalement, démontré que tels phénomènes avaient tel et tel caractère...

Cela tient à beaucoup de raisons. En voici une qui, même si nous admettons comme tout à fait évidente et parfaitement efficace la réalité causale...

Et bien, ce mystère des causes, on peut aussi l'appeler le hasard. Il condamne l'arrogante prétention des philosophes de l'histoire.

Dans l'évolution historique ainsi que dans cette sorte d'évolution préhistorique qu'est proprement le darwinisme, il faut qu'interviennent les « accidents heureux ».

Le néo-darwinisme ou, disons-le, le pseudo-darwinisme a eu, si je ne me trompe, son influence la plus redoutable et la moins légitime sur les idées politiques.

S'il est admis que les sociétés humaines évoluent, les amis du changement perpétuel trouvent là un singulier encouragement pour leur manie.

S'il est admis que l'évolution se produise par l'admirable survenue d'acci-

dents heureux, voilà le fondement philosophique, ou soi-disant philosophique, d'un optimisme valeureux.

S'il est admis que l'évolution, régulière, mécanique, amène au jour contemporain des formes d'existence qui doivent, en vertu de la plus rigoureuse nécessité, remplacer d'anciennes formes d'existence, tôt surannées, le résultat c'est que maintes choses sont, par nos hommes de progrès, remises dans le passé mort.

Et, au total, la géniale hypothèse d'histoire naturelle formulée par Charles Darwin a eu, grâce à de fâcheux contresens, les plus mauvaises conséquences.

Michel Aubé.

HISTOIRES NATURELLES DES BETES ET DES GENS

La Cigale et la Fourmi

La fourmi de La Fontaine n'était point une fourmi polyergue, sans quoi la cigale lui eût répliqué vertement.

La cigale, au contraire, est une prolétaire dont le bel habit, péquiné jaune et noir, déguise la misère laborieuse.

Durant ce temps, la fourmi polyergue vit dans la mollesse, dans l'abondance et dans la volupté.

tible ; elle est chaste. Son humeur est toujours égale et elle ne pense pas, je vous assure, à faire partie d'un syndicat.

Heureuses polyergues ! Les polyergues s'abandonnent sans arrière-pensée aux douceurs du far niente.

Aussi, je les admire beaucoup. Un philosophe les blâmerait. Il exposerait le péril qui menace les peuples paresseux.

Quel dommage ! La vie éphémère des cigales frileuses finit avec la chaude saison.

La cigale ayant chanté Tout l'été

N'en fut pas plus dépourvu Quand la bise fut venue.

Mourir en musique est beau J'on n'en fait pas plus de bruit.

Et puis après... Qui dort dîne, Mais la fourmi sa voisine, (Polyergus rufescens), Lui dit : Vous perdez le sens.

C'est repos hebdomadaire Et je suis sans cuisinière. Voulez-vous donc me prêter Quelques grains pour subsister.

J'aurai servante nouvelle Et vous paierai, promis-elle, Avant l'été, foi d'animal Intéressé et principal.

— Croyez-vous ? Mais peu m'importe, Je paierai vos héritiers. — Faut-il que vous m'empruntiez Un dinier ? J'ai vraiment crainte Que vous ne soyez atteints, Polyergus rufescens, De délirium tremens.

Cigale n'est pas préteuse C'est la son moindre défaut Que faisiez-vous au temps chaud Dit-elle à cette emprunteuse.

— Moi ? Jamais je n'ai rien fait, Rien du tout, ne vous délaïsez.

— Alors, vous pouvez à l'aise Danser devant le buffet.

Telle serait l'histoire de la cigale et de la fourmi polyergue.

La raison du plus fort est toujours la meilleure. Marcelle Adam.

LA CHIMÈRE

NOUVELLE INÉDITE

L'autre jour, je fus obligé d'aller à Lille. A la gare, je pris un billet de deuxième classe.

Je me mis à songer aux pièces que j'ai en train ; une grande pièce d'amour qui m'a été demandée par mon vieil ami Guityr.

Satisfait, je jetai un regard sur mes compagnons de voyage. Vis-à-vis de moi, un vieux monsieur pâle, rasé, les yeux rougis.

« Quoi ! c'est là le vaincu si noble, si farouche, que l'on admire et que l'on craint ! Un baladin le montre, un gardien vil le touche et mêle ses doigts à son crin ! »

« Qu'il se lève, du moins ! Allons, des coups de tringle ! » Le gardien dit alors : « Debout ! » Et sa barre de fer le tortura et le cingla.

Le lion s'est levé... Pour la main qui le fouaille Il n'a qu'un mépris nonchalant... Comme un homme dirait : « Vous m'ennuyez ! », lui, bâilla Et retombe sur l'autre flanc.

Car il sait, le lion, il sait qu'on le tourmente Lâchement, en sécurité ; Que la révolte est vaine et sa force impuissante ; Qu'il n'est rien sans la liberté !

Jean Aicard.

OURAGAN NOCTURNE

Les vagues se cabraient comme des étalons Et dans l'air secouaient leur crinière sauvage.

Le vent criait, le vent roulait ses hurlements, L'Océan bondissait le long de la falaise.

La lune semblait folle et courait dans les cieux, Illuminant la nuit d'une clarté brumeuse ; Et ce n'était au loin qu'aboiements furieux, Rugissements, clameurs de la mer écumeuse.

— O Nature éternelle, as-tu donc des douleurs ? Ton âme a-t-elle aussi ses heures d'agonie ? Et ces ouragans ne sont-ils pas des pleurs, Et ces vents fous, tes cris de détresse infinie ?

Souffrez-tu donc aussi, Mère qui nous as faits ? Et nous, sombres souvent comme des nuits d'orage, Inconstants, tourmentés, et comme toi mauvais, Nous sommes bien en tout créés à ton image.

Henry Cazalis.

dame de compagnie, s'absorbait dans la lecture des Annales. Au milieu, un gros monsieur d'une cinquantaine d'années, figure d'appétectique, tête de bouledogue.

Tous levèrent les yeux sur lui. « Avez-vous lu, reprit-il, le compte rendu de la nouvelle pièce de Durand, au Vaudeville ?

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« Et où avez-vous été joué ? interrogea la vieille dame d'une voix non moins tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

« J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

« Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

Les Poètes devant l'Académie

La mort, qui frappe si cruellement l'Académie, y a décimé les poètes. Pour reconstituer la commission de poésie, quels nouveaux élus seront appelés à prendre place auprès de MM. Jean Richepin et Edmond Rostand ?

Voici une pièce de vers de chacun des sept poètes qui briguent actuellement l'honneur de siéger sous la Coupole.

Les cinq premiers sont candidats à la succession de François Coppée. MM. Emile Bergerat et Frédéric Plessis se présentent aux fauteuils du cardinal Mathieu et de Gaston Boissier.

LE LEGS

Je te légue cet hymne où j'ai mis ton sourire, O mon inaccessible amie, et ton regard ; Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard, Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ; Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille, Mon amour restera la fleur de ta beauté, Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté, Car le Verbe est debout hors du temps méprisable, Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront comme un vent sur le sable Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux, Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges ! Le Verbe est l'essence des dieux, Sa chair s'immortalise en devenant l'idée, Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !

J'ai pensé ta blancheur furtive et l'ai fondée ; J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas ; Ils seront, et la mort en est déposée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas, Vers immortels, encor que nul ne les connaisse, Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

Edmond Haroucourt.

LE BOIS

Un pré, fût-il très vaste et plein d'îles de fleurs, Dans sa libre étendue offre un banal spectacle, Car on peut d'un coup d'œil l'embrasser sans obstacle Et saisir d'un regard sa masse de couleurs.

Un bois même petit paraît toujours immense, Car on ne peut le voir tout entier à la fois, Et toujours il nous garde en l'ombre des sous-bois Des recueils inconnus dont l'attrait recommence.

Toujours vus un par un et sans lien entre eux, Sous les arceaux profonds des détails s'accumulent ; On n'éprouve jamais les incidents nombreux, Et les lointains portés d'arbre en arbre reculent.

Un tronc plus lumineux, des ormes en bouquet, Une pierre moussue, un nid, une broussaille, Nous font hâter le pas vers l'heureuse trouvaille, Et le mystère change en un monde un bouquet.

Après du même lieu l'on passe et l'on repasse, Et comme on l'aborda jadis d'un autre point, L'œil désorienté ne le reconnaît point, C'est plaisir de se perdre en un si mince espace.

C'est plaisir de trouver sous l'azur éblouissant, A deux pas de son seuil, un pan de forêt vierge Dont l'ampleur rétrécie encore nous submerge, Rêve pour le poète et jouet pour l'enfant.

Charles de Pomairols.

PEUR DE LA VIE

Le soir descend sur nous, le soir silencieux. Nous rêvons, enlacés depuis de longues heures, Sans rien dire, oubliant le monde et ses vains leurreux, Comme si nous étions seuls vivants sous les cieux.

Mais voici que nos fronts deviennent soucieux ; Tu te sens bien heureuse, et cependant tu pleures ; Et moi, qui n'ai pas eu de minutes meilleures, Ainsi que toi, pourtant, j'ai des pleurs dans les yeux.

C'est que la vision subite de la vie, Comme une ombre a passé sur notre âme ravie... Alors nous frissonnons, nous nous serrons plus fort, Et nous songeons tous deux que la nuit est trop brève, Qu'il faudrait s'endormir ensemble dans la mort Pour fixer à jamais la douceur de son rêve.

Auguste Dorchain.

LE LION EN CAGE

Il dormait, roi déchu, le grand lion sans ancre, Dans sa goule aux larges barreaux ; La respiration lui soulevait le ventre Longue et paisible, à temps égaux,

L'œil plein de visions sous sa lourde paupière,

Sans doute il songeait vaguement Aux bois où l'on vit libre, aux cavernes de pierre, Aux sources sous le firmament.

La foule des passants, curieux sans courage, Regrettaient de ne pas le voir Debout et frémissant, s'indignant de sa cage Et leur rugir son désespoir.

« Quoi ! c'est là le vaincu si noble, si farouche, que l'on admire et que l'on craint ! Un baladin le montre, un gardien vil le touche et mêle ses doigts à son crin ! »

« Qu'il se lève, du moins ! Allons, des coups de tringle ! » Le gardien dit alors : « Debout ! » Et sa barre de fer le tortura et le cingla, Avec un bruit sourd, coup sur coup.

Le lion s'est levé... Pour la main qui le fouaille Il n'a qu'un mépris nonchalant... Comme un homme dirait : « Vous m'ennuyez ! », lui, bâilla Et retombe sur l'autre flanc.

Car il sait, le lion, il sait qu'on le tourmente Lâchement, en sécurité ; Que la révolte est vaine et sa force impuissante ; Qu'il n'est rien sans la liberté !

Jean Aicard.

OURAGAN NOCTURNE

Les vagues se cabraient comme des étalons Et dans l'air secouaient leur crinière sauvage, Et mes yeux, fatigués du calme des vallons, Voyaient enfin la mer dans une nuit d'orage.

Le vent criait, le vent roulait ses hurlements, L'Océan bondissait le long de la falaise, Et mon âme, devant ces épouvantements Et ces larges flots noirs, respirait plus à l'aise.

La lune semblait folle et courait dans les cieux, Illuminant la nuit d'une clarté brumeuse ; Et ce n'était au loin qu'aboiements furieux, Rugissements, clameurs de la mer écumeuse.

— O Nature éternelle, as-tu donc des douleurs ? Ton âme a-t-elle aussi ses heures d'agonie ? Et ces ouragans ne sont-ils pas des pleurs, Et ces vents fous, tes cris de détresse infinie ?

Souffrez-tu donc aussi, Mère qui nous as faits ? Et nous, sombres souvent comme des nuits d'orage, Inconstants, tourmentés, et comme toi mauvais, Nous sommes bien en tout créés à ton image.

Henry Cazalis.

BALLADE POUR LES MORTS

Nature qui les a repris, Où sont-ils, et dans quels royaumes De ton empire, ces Esprits Dont j'évoque en vain les fantômes ?

Qu'en as-tu fait ? A quels symptômes, Depuis qu'ils y sont répartis, Reconnaître leurs chers atomes ?... Tous ceux que j'aimais sont partis.

Où est Gautier, âme sans prix ? Flaubert, bon géant chez des gnomes ? Las, dissipés dans le pourpris Du temple d'azur aux sept dômes !... Sur Banville, j'ai dit les psaumes, Puis le créole aux verts sertis Dans les rythmes grecs et les nômes. Tous ceux que j'aimais sont partis.

Initiés du Verbe, épris Du mystère des idiomes, Pacifiques sous les mépris Des Tallemants et des Brantômes, O mes maîtres, les chrysothomes, Tisserands des tons assortis, Et brodeurs des mots polychromes, Tous ceux que j'aimais sont partis.

EMILE BERGERAT.

BRETAGNE

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays, Ce n'est pas seulement la grâce avec la force, Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'un brusque tournant d'une côte sauvage, S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur, Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur, Pendre au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré, Les chemins creux ourant sous un talus doré, Les vergers clos d'épine et qu'empourne la pomme ; C'est que sur ta falaise ou ta grève, souvent, Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant, J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme.

FRÉDÉRIC PLESSIS.

taire de Jeanne d'Arc. Il est également cité dans la vieille Histoire abrégée de la Vie de Jeanne d'Arc, de Jollois, et plus tard par Quicherat dans son Histoire du Procès de Jeanne d'Arc.

Le privilège des concitoyens de Jeanne a subsisté jusqu'à la Révolution française. On en trouve une confirmation de Louis XV, en date du 10 août 1723, où sont allégués, comme antécédents, une ordonnance du mois de mai 1656 et un arrêt du conseil du 28 février 1682. D'anciens mémoires rédigés au commencement du dix-septième siècle fondent la perpétuité du même usage sur la reproduction constatée de la formule :

NÉANT — LA PUCELLE

mise après les noms de Greux et de Domrémy sur tous les rôles de taille des temps antérieurs.

Quoi de plus noble que ce geste d'une nation disant à ses agents fiscaux, quant ils passent devant Domrémy : « Saluez et passez, c'est la France qui paye » ? Eh bien ! ce geste fut oublié durant le tumulte de la Révolution, et la nouvelle France ignore, depuis, la dette de l'ancienne.

Je ne sais si le village de Greux existe encore. Quant à Domrémy, c'est aujourd'hui un tout petit bourg de 200 habitants.

Pourquoi donc — s'il est difficile de demander à la République de tenir la parole des rois — ceux qui mettent aujourd'hui tant de vaillance à défendre la mémoire de la bonne Lorraine ne reprendraient pas à leur compte cette dette, jadis contractée par la France ? Et, d'ailleurs, parmi les vrais fils de cette France, s'en trouverait-il un seul pour vouloir la renier, cette dette ?

Pascal-Bonetti.

Nos lecteurs n'ont assurément pas oublié l'article qu'a consacré M. Henri Massis à Maurice Barrès dans notre dernier supplément littéraire. Ils auront du plaisir à retrouver ces lignes dans un joli volume que publie M. Massis au Mercure de France, sous ce titre : *La Pensée de Maurice Barrès*. C'est une des plus pénétrantes biographies intellectuelles qu'on ait écrites de l'éminent auteur de *Collette Baudouin*.

LE LIVRE DU JOUR

LA POLITIQUE DE RENAN

Sous ce titre, M. Gaston Strauss publie chez Calmann-Lévy une étude critique, rehaussée par de nombreux documents inédits, où Renan apparaît tour à tour comme philosophe, comme écrivain politique, comme candidat aux élections de 1869 et de 1878. Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la première de certaines lettres inédites adressées par Renan à Bersot et qui témoignent des sentiments du maître à l'égard du second Empire. La dernière lettre que nous publions se rapporte à la *Vie de Jésus*. Renan y juge son livre et répond aux objections de son ami. On verra quelle fut son attitude au milieu du scandale que son œuvre avait provoqué.

14 janvier 1852.

Quels temps ! mon cher ami. Espérez-vous encore quelque chose ? Que de fois j'ai désiré vous voir pour consulter votre opinion et y trouver un point d'appui que, de quelque côté que je me tourne, je ne trouve pas dans la mienne. Votre *Montesquieu* est venu bien à propos. Hélas, que dirait-il et qu'aurait-il dit de vous-même, si vous aviez écrit depuis le 2 décembre ? Néanmoins, votre lecture m'a bien consolé. Je vous y ai trouvé

tout entier ; il y a des pages charmantes ; votre conclusion surtout est à ravir ; je l'ai lu dans mon pupitre à la bibliothèque et je la relis sans cesse pour me donner quelque courage.

N'était votre page 57, j'aurais, je crois, définitivement, et à tout jamais, répudié le suffrage universel, qui nous a joué cet effroyable tour. « On ne peut vivre avec toi ni sans toi. » Voilà bien le mot, et c'est là toute la vie et toute l'histoire. Que je crains bien pourtant que les espérances que vous donnez aux esprits fins ne doivent être pour bien longtemps ajournées !

Croiriez-vous que dans la fièvre des premiers jours j'étais presque devenu légitimiste et que je suis encore bien tenté de l'être, s'il m'est démontré que la transmission héréditaire du pouvoir est le seul moyen d'échapper au césarisme, conséquence fatale de la démocratie telle qu'on l'entend en France. Si c'est là la conséquence de 1789, ainsi qu'on nous le dit, je répudie 1789 ; car je suis convaincu que la civilisation moderne ne tiendrait pas cinquante ans à ce régime... Depuis les événements je suis devenu tout curieux ; je ne vis que des nouvelles et des impressions d'autrui.

17 mai 1852.

Peut-être, à l'heure qu'il est, avez-vous dû prendre une détermination irrévocable (1). Quelle qu'elle ait été, permettez-moi de vous dire que dans ma conviction vous n'étiez nullement obligé au refus et qu'au point de vue de l'opportunité je ne vous l'eusse pas conseillé. Après cela, votre conscience en ceci était souveraine et ce que vous avez fait dans la suite, vous l'avez bien fait. Mais je crains que vous n'ayez obéi à un scrupule exagéré.

Mon avis est que ceux-là seuls devaient refuser le serment, qui avaient participé directement aux anciens gouvernements (ministres, constituants, etc.) ou qui actuellement avaient l'intention arrêtée d'entrer dans une conspiration contre celui-ci. Le refus des autres, bien que louable s'il correspond à une délicatesse de conscience, est, à mon avis, regrettable. Car, outre qu'il dégarmit le service public de ceux qui peuvent le mieux le remplir, il implique que tout ce qui se fait et tout ce qui se passe doit être pris au sérieux.

J'eusse désiré, pour ma part, qu'à partir de cinq ou six hommes faciles à désigner tout le monde en masse et sans distinction l'eût prêt. En ce qui me concerne, on ne m'a encore rien demandé ; je vous avoue que je ne me trouve pas assez d'importance pour faire une exception au milieu de mes collègues qui, pas plus que moi, ne sont partisans du régime actuel. Il est évident que, de fort longtemps, nous devons nous abstraire de la politique. N'en gardons pas les charges ; si nous n'en voulons pas les avantages.

Au cas où il serait temps encore de revenir sur votre résolution, je vous adresse les plus vives supplications dont une mi soit capable pour changer votre courage. Si votre décision est irrévocable, laissez-moi vous serrer la main et vous dire que vous avez péché par excès de vertu.

(1) Il s'agit du serment de fidélité à l'Empire.

Jersey, 28 août 1853.

Mon cher ami,

Je reçois sur ce rocher où m'ont jeté mes pérégrinations océaniques votre bonne lettre du 23. Soyez d'abord bien rassuré sur votre article. Il est charmant, un des plus exquis que vous ayez faits. Je ne vois plus que Cousin, Sainte-Beuve, Prévost et notre père Sacy qui écrivent si bien que vous.

M. de Sacy a certes fort bien interprété ce que je pouvais désirer en me joignant à ceux qui vous priaient de faire l'article dans les *Débats*. Voici bien ce qui s'est passé. Je me suis imposé pour règle absolue de ne demander ni directement, ni indirectement d'article sur ce livre, ni de me mêler en rien de ceux qui seraient choisis pour cela. Je fis une exception pour le premier jour de la publication, vu les grandes inquiétudes que nous avions, Lévy et moi, sur la possibilité d'une saisie ou autre inconvénient. Je priai M. de Sacy, Sainte-Beuve et les journaux libéraux de dire qu'à leur avis de telles choses avaient le droit de s'imprimer. Passé cela, je m'isolai absolument. M. de Sacy me parla un jour d'un article que le journal devait faire sur le livre ; il m'exprima la crainte qu'une personne n'en fût chargée, laquelle pourrait dire des choses fort opposées à celles qu'il avait dites lui-même, ce qui rendrait sa fonction de directeur encore plus délicate. Je lui répondis que je lui livrais tout cela sans réserve, que je ne voulais entrer pour rien dans le choix de la personne qui ferait l'article. Il prononça votre nom. J'eus alors mille raisons de dire que tout ce qu'il ferait serait bien fait.

Vous me demandez, cher ami, si je suis content. J'aurais beaucoup plus d'amour-propre littéraire que je n'en ai, que je devrais l'être et je vous assure que j'ai fait ce livre avec un sentiment fort supérieur à toute petite vanité. Votre article est exquis, je le répète. Comment ne serais-je pas content ?

Ce n'est pas entre nous et en si grave matière que des articles de molle complaisance peuvent être de mise. J'aurais, si nous avions le loisir de causer ensemble, quelques réflexions à opposer à vos réflexions si judicieuses. Ainsi je ne crois pas que cette façon de tâcher de reconstruire les physionomies originales du passé soit si arbitraire que vous semblez le croire. Je n'ai pas vu le personnage ; je n'ai pas vu sa photographie ; mais nous avons une foule de détails de son signalement. Tâcher de grouper cela en quelque chose de vivant n'est pas si arbitraire que le procédé tout idéal de Raphaël ou du Titien.

Quant aux motifs pour lesquels je n'ai pas fait une critique détaillée des textes évangéliques, le principal a été que c'est fait. Le livre de Strauss, déchargé de sa préface et de sa conclusion, est cela ; en joignant à Strauss la lecture des livres que j'ai indiqués dans ma préface, on a un complet tout de la discussion de détail que suppose mon livre. Remarquez d'ailleurs que j'ai consacré à résumer la critique des Évangiles près de quatre-vingts pages de la préface. Quant au charme de Jésus, c'est qu'il a dû principalement se distinguer par là, bien plus que par la raison ou même par la grandeur. Ce fut avant tout un charmeur. Je n'en finirais pas ; mais n'en est-il pas

toujours ainsi, et en matière aussi fugace absolument prétendre avoir atteint un idéal complet ?

Par caractère, je suis tout à fait indifférent à cela ; je ne crois pas que cela fasse tort au progrès des idées saines.

Quant au livre, il ne s'en porte que mieux. Je ne soupçonnerais presque mon éditeur de se métre de la partie. Chaque édition de 5,000 s'écoule en huit ou dix jours et une lettre de Lévy que je reçois aussi m'apprend qu'en ce dernier temps la vente, loin de se ralentir, s'accroît. Je dis cela sans vanité, car cela ne prouve pas que le livre soit bon ou mauvais. Mais cela prouve que les moyens employés pour l'étouffer ne sont pas très efficaces.

E. Renan.

Voici maintenant, sous la plume de M. Gaston Strauss, Renan en 1870 et l'histoire de sa polémique fameuse avec Edmond de Goncourt :

Il n'y a guère de document plus intéressant pour un psychologue qu'un portrait de Renan, au lendemain de la guerre de 1870.

Document émouvant, non seulement parce qu'il nous révèle l'affolement d'un idéaliste surpris et terrassé par la brutalité des faits, mais aussi parce qu'il nous fait assister à une crise douloureuse dans une âme d'élite, au conflit entre des sentiments d'une égale noblesse : la neutralité du philosophe, le parti pris du citoyen.

Comme philosophe ou comme historien, Renan a merveilleusement représenté cet état d'âme, que M. Bourget appelle « cosmique », c'est-à-dire une manière de comprendre et d'apprécier les phénomènes, non d'après leur signification immédiate et momentanée, mais dans leur répercussion universelle et sous leur aspect d'éternité.

Comme philosophe, Renan ne réjette de toutes les manifestations humaines (guerres, révolutions, destruction d'empires et de nations, crises religieuses et morales) que la contribution qu'elles apportent à la modeste ou précieuse — au développement de la Raison dans l'humanité.

Comme historien des périodes primitives où l'on embrasse d'un seul coup d'œil des milliers de générations, Renan s'est habitué à recueillir en quelques lignes, dans quelques idées, la substance avariée des siècles et à situer, selon leur importance toujours relative, les plus cruelles catastrophes dans la chaîne infinie des temps.

Faisons la part, aussi large qu'on veut, au désastre de 1870. Que devient-il, envisagé sous l'angle de l'éternité, *in specie aeternitatis*, et au point de vue du progrès général de la Raison dans le monde ? Un événement moins décisif peut-être que certaines guerres de l'histoire de Judée, de la Grèce ou de Rome, dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

Indifférence sereine du philosophe, insensibilité et neutralité familières à l'historien vont se trouver subitement aux prises avec les angoisses et les révoltes du Français. Renan fut d'autant plus frappé par la guerre, que son patriotisme était moins raisonné, plus inattendu et que tout à coup le maître se

sentit meurtri dans des fibres que peut-être il ne soupçonnait pas.

De cette crise, nous avons la preuve dans les œuvres, les lettres, les conversations de Renan à cette époque. Les amis qui le visitaient, pendant l'année fatale, ont conservé le souvenir de son exaltation farouche et singulière. Flaubert écrivit à George Sand : « Il y a maintenant, chez tout le monde, quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est des plus désespérés. »

Dans cette rapide enquête sur le patriotisme de Renan, il ne faut pas négliger le témoignage d'Edmond de Goncourt :

On connaît l'incident créé en 1890 par la publication de son Journal (années 1870-1871).

Edmond de Goncourt avait noté dans ses Mémoires les gestes et les propos des convives aux dîners de Magny et de Bréban. Publicistes, savants, littérateurs réunis à la même table pendant l'année fatale, débâtèrent sous l'impression des événements de chaque jour. Et cette petite société d'élite, isolée dans Paris, malgré l'assurance de certaines physionomies, derrière le masque de ceux qui veulent paraître forts, gouailleurs et sceptiques, on la devine exaspérée, frémissante, désorientée.

Admirables de précision et de finesse, ces silhouettes crayonnées par Goncourt ! Neffizer, jovial et blagueur, sous son épais accent alsacien ; Paul de Saint-Victor, cynique et déclamatoire ; Berthelot, aux gestes mœuvres, à la voix malade ; Renan, véhément parfois comme un prophète, inspiré ou affaibli, les mains canonicquement croisées sur l'estomac.

« Vos personnages suent l'authenticité », dira plus tard à Goncourt Magnard, le directeur du *Figaro*. Et Goncourt, qui aime les formules nouvelles et ne déteste pas la louange, consigne le compliment dans son Journal comme un hommage décerné à l'écrivain qu'il était, à l'historien qu'il croyait être.

Renan est souvent mis en scène. Ses interruptions inopinées, ses diatribes passionnées, semées de citations bibliques, déconcertent ses amis ; il tient des discours étranges où il froisse, comme à plaisir, leurs sentiments les plus chers : des préjugés souvent, mais dont les vaincus se soutiennent, quand ils contestent la régularité de la défaite, quand ils jurent la vengeance, quand ils accusent les circonstances et la fatalité plus qu'eux-mêmes.

Les propos prêtés à Renan ont-ils été tenus ? Le maître démentit en 1890 l'auteur du Journal avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Goncourt, blessé au vif dans sa vanité de chroniqueur, maintint derechef la scrupuleuse exactitude de ses récits et commença contre Renan une polémique que les journaux exploitèrent selon la coutume.

Si nous rappelons ces incidents, c'est qu'il convient de vérifier l'authenticité des « documents Goncourt ». Et si délicate que puisse être une telle appréciation, en face de deux affirmations contraires, il n'est peut-être pas trop téméraire de prendre parti.

On ne peut s'empêcher, en effet, d'être frappé par l'extraordinaire concordance des propos du Journal avec certains passages de la *Réforme intellectuelle et morale*, voire avec l'esprit général de l'œu-

vre de Renan. Or, Goncourt est ici un témoin d'autant plus précieux qu'il comprend moins ce qu'il rapporte qu'il est plus étranger à la philosophie de Renan. Si on fait la part à quelques trouvailles de style et peut-être à certaine jalousie littéraire dont Goncourt était coulumier, on peut accepter dans son ensemble le témoignage de l'auteur du Journal.

Est-il de nature à diminuer la haute estime en laquelle nous tenions le patriotisme de Renan ? Loin de là. Il confirme et précise au contraire le douloureux conflit qui s'éleva, dans la conscience du maître, entre les aspirations du penseur dévoué aux seuls intérêts de l'humanité et les angoisses du Français, qui souffre de chaque diminution de la patrie, comme d'un amoindrissement de soi-même.

Ecoutez Renan d'après Goncourt :

Mardi, 6 septembre 1870.

Berthelot continue ses révélations désolantes, au bout desquelles je m'écrie :

« Alors tout est fini, il ne nous reste plus qu'à élever une génération pour la vengeance ! »

« Non, non, crie Renan qui s'est levé la figure toute rouge, non pas la vengeance ; périsse la France, périsse la Patrie ; il y a au-dessus le royaume du Devoir, de la Raison... »

« Non, non, hurle toute la table, il n'y a rien au-dessus de la Patrie. » « Non, gueule encore plus fort Saint-Victor, tout à fait en colère, n'esthétisons pas, ne byzantinons plus !... il n'y a pas de chose au-dessus de la Patrie ! »

Renan s'est levé et se promène autour de la table, la marche mal équilibrée à ses petits bras battant l'air, élan à haute voix des fragments d'écriture sainte, en disant que tout est là.

Le 29 avril 1871, Renan écrivait à Berthelot :

« On m'a dit qu'on vous sollicitait du côté de l'Angleterre. Au nom du ciel repoussez cette idée. Vous manquez à un devoir. Plus notre patrie est malheureuse, plus nous devons nous interdire de la quitter... Nous sommes des sujets particulièrement nécessaires à la patrie ; nous avons bénéficié de ses institutions, de son passé, de sa vieille gloire ; nous sommes ses élèves, « ses alumni » ; en la quittant, nous la fraudons de l'avance de capital qu'elle a faite pour nous... »

Etranges contradictions, qui sont plus émouvantes, plus significatives de l'angoisse du maître et de son désespoir, que ne l'eussent été les manifestations toujours identiques d'un patriotisme fermé.

Etranges contradictions, qui expliquent selon nous ces pages passionnées, troubles, pleines d'impossibilités et de chimères, où Renan s'est donné tout entier, avec ses rêves et ses tristesses, la *Réforme intellectuelle et morale*. Livre précieux, dont la critique peut chercher à classer et à définir les éléments, mais qu'il faut lire soi-même pour comprendre ce qu'une froide analyse ne peut ressusciter : « une âme de philosophe exaspéré. »

Gaston Strauss.

Imprimeur-gérant : QUINTARD

Paris, Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot

Au théâtre de Monte-Carlo :

LE COBZAR

Drame lyrique roumain de Hélène Vacaresco et Paul Millet

Musique inédite de GABRIELLE FERRARI

Air chanté par M^{me} Marguerite Carré

Sheet music for the vocal part of 'LE COBZAR'. It includes the vocal line with lyrics in French and Romanian, and the piano accompaniment. The lyrics are: 'Tout est ja, loux, autour de nous / Tout nous en... / vi, e, Le so, leil parceque nous brûlons plus que lui et l'her, be parceque tu m'en, la, ces mieux qu'el / el... le! / (Elle prend son fuseau et se met à filer le lin) / Senza rigore di Tempo: improvisato. / J'avais du lin dans ma que, nouille Vai! Vai! / J'a... vais du lin Et du soleil sur tout mon sort ah!

Sheet music for the piano accompaniment of 'LE COBZAR'. It includes the piano part with dynamics and performance instructions. The lyrics are: 'sur tout mon sort / La pierre luit que le flot / mouille Vai! Vai! Sais-tu où demeure la Mort? / Ô chère Mort... dis-moi sans faute ah!... quel che... / min mène à ton seuil? / Je pousserai ta por-te hau-te Vai! / Vai! et j'entreraï / Et j'en-trerai dans ta maison ah! / Ô chère Mort!